

Les forts détachés du nord de Namur (XVII^e-XIX^e siècles)

De 1693 jusqu'à Ferraris, les forts de Bomel et de Bouge apparaissent sur tous les plans de Namur ; ce n'est pas peu de chose, puisque la majorité de notre production cartographique date de cette période. Ces défenses ont pourtant disparu du paysage urbain. Si leurs ruines ont subsisté bien avant dans le XIX^e siècle, il n'en reste guère que le souvenir aujourd'hui, hormis les soubassements de deux forts et d'un bastion. Soit l'urbanisation des faubourgs en a effacé toute trace, soit la nature a repris ses droits, de sorte que si l'amateur d'histoire découvre dans les récits des sièges de Namur ces toponymes que seuls évoquent aujourd'hui les noms de quelques rues, il est bien en peine de situer les lieux exacts qui furent jadis le théâtre de maints combats meurtriers.



Une nécessité stratégique

L'histoire des fortifications urbaines est partout liée aux progrès de l'artillerie. À Namur, les boulevards (*bollwerks*) du XVI^e siècle, terre-pleins avancés au devant des remparts, font ainsi place, au siècle suivant, à d'imposants bastions. Cependant, en matière stratégique, les défenseurs sont souvent en retard d'une guerre : ceux de Namur se croyaient suffisamment éloignés des *commandemens* des hauteurs de Saint-Antoine, Piednoir, Saint-Fiacre et Balart, pour mettre la ville définitivement à l'abri, voilà qu'au contraire les progrès de l'artillerie menacent bientôt la ville, que l'« ancienne fermeté », plus éloignée, eût mieux protégée. C'est que si les bombardes du XVI^e siècle portent à 200 mètres, les canons de Louis XIV lanceront leurs douze livres de plomb jusqu'à dix fois plus loin. Les ingénieurs militaires ont donc vite fait de faire avec d'aussi faibles défenses et conseillent réparations, rehaussements, palissades. Ce ne sont cependant qu'emplâtres sur une jambe de bois, car la faiblesse de la place de Namur s'impose de façon évidente : la proximité des

collines du nord de la ville donne aux assiégeants une situation dominante trop favorable. On se rend compte qu'il faut fortifier ces positions, dans un périmètre d'environ 500 mètres de l'enceinte bastionnée, pour interdire l'approche fatale des batteries de siège. Dès 1672, au lendemain de la guerre de Hollande, les Espagnols ont l'idée de bâtir un grand fort hexagonal relié à la ville, sur les hauteurs de Pied-Noir ; les plans en ce sens de l'ingénieur Quentin Le Flament restent cependant à l'état de projet.

Lors du siège de 1692, les Français exploitent cette faiblesse ; plusieurs places d'armes sont établies sur les hauteurs de Bouge et aux alentours de *la tour ruinée, qu'on nomme autrement le Coquelet*, selon une relation publiée à La Haye l'année suivante. De là, l'artillerie peut ruiner le point faible de la place, la porte Saint-Nicolas. La ville cède après cinq jours ; aussi, au lendemain du siège de 1692, le premier soin de Vauban est-il de pallier ce qui lui semble le principal défaut de la place.



Saint-Antoine, Pied-Noir et Saint-Fiacre, sur un dessin anonyme (détail) produit entre 1693 et 1695 (Coquelet n'apparaissant pas encore), Musée d'art et d'histoire de la Ville de Genève.

Quatre bastions

Quatre bastions détachés en demi-lune sont donc bâtis sur les hauteurs de Saint-Antoine, Pied-Noir, Saint-Fiacre et Balart, suivant le relief d'un plateau que le lit des ruisseaux coupe de griffes profondes. Les travaux, menés dès 1693, sont de qualité : les ouvrages sont construits en pierre, pourvus d'une contrescarpe et de casemates. Ils ne sont pas pour autant dépourvus de défauts : donnant sur la ville, ils sont trop bas pour commander la campagne environnante, Saint-Antoine et Balart surtout, qui ne surplombent la plaine que d'une quinzaine de mètres.

Où se trouvent ces forts ? La lunette Saint-Antoine est construite à l'emplacement de l'ancien ermitage de ce nom, à gauche du chemin menant de Heuvy à Berlaconimes, aujourd'hui rue de Bomel. L'actuelle rue du Fort Saint-Antoine, qui s'en sépare 200 mètres plus haut et mène aux anciennes carrières, est une appellation trompeuse, car il n'y a jamais eu là qu'un bastion détaché, postérieur au fort lui-même. Des vestiges de ce fort subsistent aujourd'hui, une casemate et des fragments de fortifications, entre le bas de la rue de Bomel et la rue Nanon, à hauteur de la rue Artoisenet. Sur le remblai de terre jadis levé pour protéger l'ouvrage de l'artillerie, il est aujourd'hui question d'aménager en espace vert ; cette parcelle de 14 ares appartient d'ailleurs à la Ville. Les plans cadastraux du milieu du XIX^e indiquent encore clairement une parcelle pentagonale, avec trois numérotations cadastrales correspondant exactement aux composantes de l'ouvrage. À la même époque, la carte de Vandermaelen en indique encore les ruines.



La lunette Saint-Antoine (Larcher d'Aubancourt, *Plan des ville et châteaux de Namur, pour servir à la conoissance des mines et de tous les souterrains, relatif au plan en relief*, 1747, Vincennes, Service historique de l'Armée de Terre).

Entre la rue de Bomel et la rue Nanon, le site où subsistent les vestiges de la lunette Saint-Antoine.



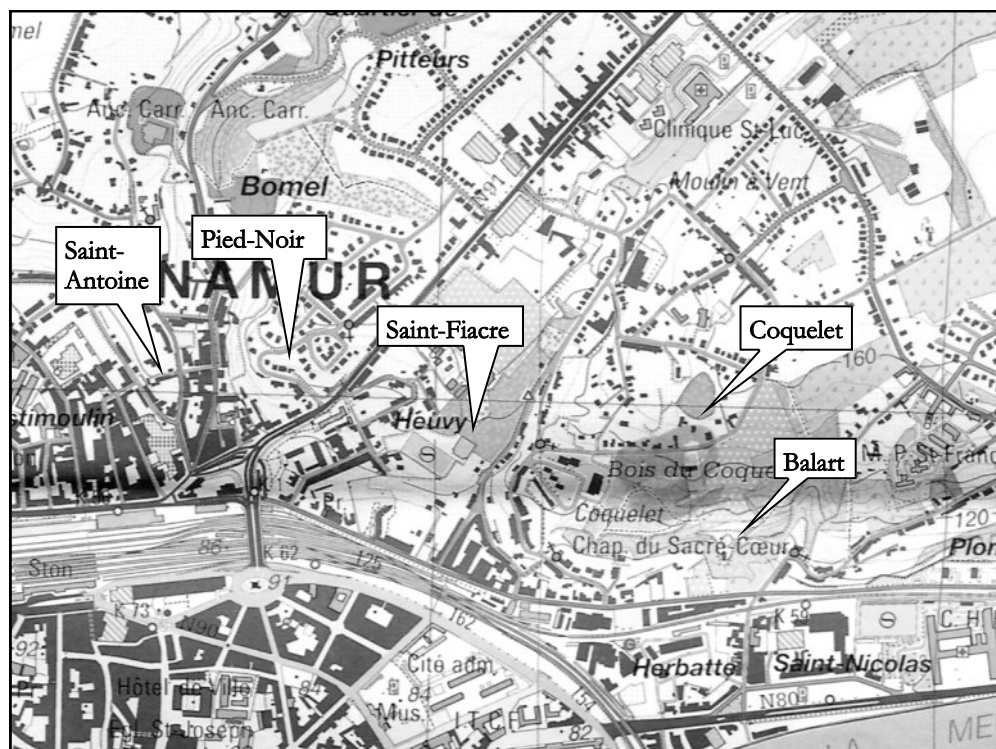


Face à Saint-Antoine, plus en hauteur de l'autre côté du fond d'Arquet, se trouve le fort de Pied-Noir, déformation de Pignewart, toponyme provenant sans doute du nom d'un habitant du quartier, et qui se transforme au fil des documents en l'Espinois, Lespinois, Pinoir, Épinois...

Saint-Fiacre défend la hauteur suivante, surplombant l'ancien ermitage de ce nom, construit au XV^e siècle par le métier des maçons et des tailleurs de pierre ; contrairement à celui de Saint-Antoine, cet oratoire est épargné lors de la construction du fort.



Balart (ou Balard) enfin défend le chemin des Keutures, menant à Bouge. La redoute est construite par Cladech, collaborateur de Vauban. C'est le plus modeste des quatre ouvrages, c'est pourtant celui qui aura le plus grand rôle stratégique, car il est le plus proche de la porte Saint-Nicolas, deux cents mètres à peine. Le fort a fait place à la maison Douxchamps, qui en a conservé les fondations, creusées dans le roc et parfois ouvertes au public. L'endroit est aujourd'hui dominé par le beau bois de Coquelet, mais qui n'existait évidemment pas à l'époque, où la végétation alentour des ouvrages ne pouvait dépasser la hauteur d'un chou ; les magnifiques chênes et hêtres qu'on vient d'y abattre ont dû naître au temps où le site a perdu sa vocation stratégique.

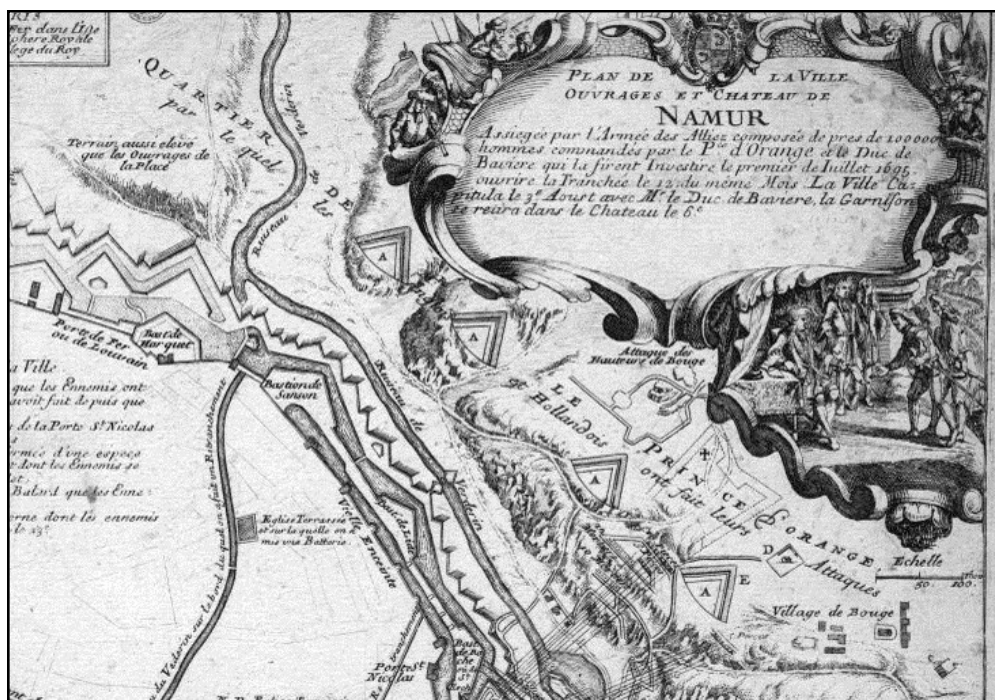


L'emplacement des cinq forts dans la ville actuelle (carte I.G.N.).

Le siège de 1695

Quel rôle les quatre forts, tout neufs, jouent-ils lors du siège de 1695 ? Notons que le siège n'est pas une surprise, car dès le mois de mai, la menace est sérieuse et Noizet de Saint-Paul s'active à la défense. De Brest, Vauban ne s'en désintéresse pas, et sa correspondance indique l'importance qu'il attache aux forts détachés. Le 24 juin, il écrit au ministre de la Guerre Le Tellier : *C'est une fort bonne chose que l'achèvement parfait des redoutes des hauteurs de Bouge, du Pinoir, de St Fiacre, de St Antoine de mesme que celui de la demie lune du fort Guillaume et encore mieux de la redoute cazematée.*

À l'approche des alliés, les Français fortifient et occupent les hauteurs de Coquelet, et spécialement la ferme et sa tour, où ne se trouve encore aucun ouvrage de défense digne de ce nom. La tranchée est ouverte à Bouge dans la nuit du 11 au 12 juillet et bientôt, les fossés d'approche strient tous les environs. Les combats acharnés menés sur les hauteurs de Coquelet le 18 juillet au soir sont restés fameux dans les annales de l'époque ; c'est sans doute l'épisode guerrier le plus meurtrier qu'ait connu Namur. Le fort Balart, commandé par le chevalier de Mons, est bombardé depuis Jambes. Les Hollandais se glissent une première fois dans le petit vallon à droite du fort, mais sont massacrés ; bientôt, ce sont les Français repoussés des hauteurs qui refluent par le fond de Balart. Le 19, le roi Guillaume, enfin maître de Coquelet, y installe son artillerie pour répondre aux forts de Saint-Fiacre et de Piednoir, qui le harcèlent sur



▲ Benard et de Fer, *Plan de la ville ouvrages et château de Namur* (détail).

▼ de Wit, 1695, *La ville de Namur avec son château et autres fortifications* (détail).



Les plans de 1695 sont encore bien imprécis sur la localisation des nouveaux forts. De Fer se contente de les ajouter sur le plan identique qu'il avait dressé pour le siège de 1692, en plaçant mal Balart ; de Wit figure quatre forts et quatre bastions de même taille, de façon fantaisiste et sur un relief imprécis. Il faudra attendre les relevés des ingénieurs français pour trouver des représentations plus exactes.

son aile droite. Mais il lui faut prendre Balart, qui gêne de son feu l'approche de la porte Saint-Nicolas, bien que déjà fort malmené par les batteries de la rive droite. On le voit : les forts de Bouge et Bomel sont au cœur des combats.

Loin de là, à Brest, Vauban reste étroitement informé et situe en pensée les événements ; le 29 juillet, il écrit avoir souvenir *d'une maison que les ennemis ont attaquée du côté de la hauteur de Bouge. Il faut aparamment que ce soit celle de Balard qui est au dessus de la redoute de ce nom*. Il ignore encore que dans la nuit du 25 au 26 juillet, les assiégeants progressent dans le chemin couvert vers le fort Balart et y placent des mines ; ils n'ont pas à les faire sauter, car à quatre heures du matin, les 53 hommes du régiment Dauphin et



Le petit vallon descendant de Coquelet vers le fort Balart : ce coin bucolique est sans doute l'un de ceux où ont péri le plus de soldats combattant pour Namur, en 1695 et 1746.

retranchement étant fort esloigné de la place et aparemment mauvais, il ne se peut qu'on ait eu grand tort 1.^{ere} de le faire faire, et 2.^{dem} d'entreprendre de le soustenir.

La critique touche aussi à la situation des forts dessinés par Vauban. Dans ses *Mémoires sur la guerre*, où l'on a rassemblé les maximes les plus nécessaires dans l'opération de l'art militaire, le marquis de Feuquière critique les nouvelles défenses : *À la vérité, lorsque je les ai vues, je ne les ai point trouvées bien placées, et il m'a paru qu'elles ne voyaient pas assez la campagne, pour éloigner la circonvallation ou l'ouverture de la tranchée. D'ailleurs ces redoutes n'étoient point liées les unes aux autres, et n'étoient ni couvertes, ni communiquées par un chemin couvert, qui allât de l'une à l'autre de ces redoutes.* Feuquière n'a pas tort, même s'il va parfois vite en besogne, affirmant ainsi qu'au siège de 1692, Vauban avait embrassé la redoute de Balart, alors que celle-ci n'existait pas à l'époque. Alors, erreur du grand Sébastien Le Prestre ? Certes non, car il a précisément projeté un grand ouvrage à cornes plus haut sur le plateau, entre Saint-Fiacre et Balart ; les Français n'ont cependant pas eu le temps de réaliser ce fort, formé selon les plans de deux demi-bastions reliés par une courtine, et qui aurait sérieusement renforcé la place. Vauban d'ailleurs suit de loin les événements et donne son avis sur la défense de Namur, ne mettant évidemment pas en cause sa conception des ouvrages mais plutôt d'autres erreurs. Ainsi, dans une lettre du 19 août 1695 datée de Brest : *Il me paraît que le retranchement d'entre les redoutes Saint-Fiacre et de Balard est fait en chemin couvert, du moins il est marqué comme cela sur le plan. Si cela est, c'est la plus téméraire chose du monde d'avoir entrepris de le*

l'ingénieur Jouville se rendent. Dès lors, seule la lunette Saint-Fiacre, la plus proche, joue encore un rôle dans les combats pour la porte Saint-Nicolas, prenant l'aile droite des assiégeants sous son feu. La ville capitule cependant le 4 août, et avec elle les trois forts restants, dont les garnisons rejoignent le château.

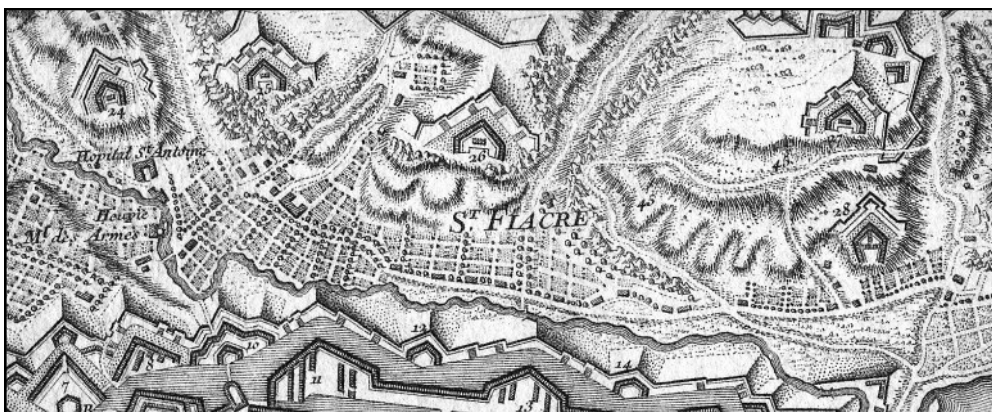
Le siège de 1695 a, comme on sait, inspiré des décennies durant les commentaires des spécialistes de la poliorcétique. La critique porte d'abord sur l'opportunité de défendre à grand prix le retranchement de Coquelet, que Balart, en contrebas, ne pouvait protéger, défense qui, selon les sources, a coûté aux assiégés entre 1800 et 3000 hommes tués et blessés. Vauban lui-même, dans une lettre du 4 août, critique ce *nouveau retranchement fait depuis peu qui n'est pas du projet au dessus de la maison de Balard. Ce dit*

soutenir de vive force, comme ils ont fait ; car tout chemin couvert qui n'est pas soutenu d'ouvrages supérieurs dont le feu puisse raser la superficie de ses glacis ne vaut absolument rien, et entreprendre sa défense est se commettre à une perte évidente, et vous verrez que c'est là où nos gens ont fait la plus grande perte.

Les travaux de Coehoorn

Une fois Namur prise, Coehoorn reprend la main, assisté des ingénieurs Schwerin, Robiano, Verboom et Moretin. Éternelle utopie, il est chargé de rendre la place imprenable et y met les moyens : son budget est de 750.000 florins. Il s'agit de réparer les dégâts causés à Saint-Nicolas et Jambes, de construire le fort d'Orange, les magasins et les souterrains de Médiane et Terra-Nova, diverses redoutes à la citadelle, aux briqueteries des Balances, sur les hauteurs de Sainte-Barbe et d'Enhaive. Il est question aussi de travaux sur le site qui nous intéresse ici : on décide de construire le fort manquant au dispositif, solidement planté dans le roc de la hauteur de Coquelet, et d'ajouter plus au nord une seconde ligne de fortins.

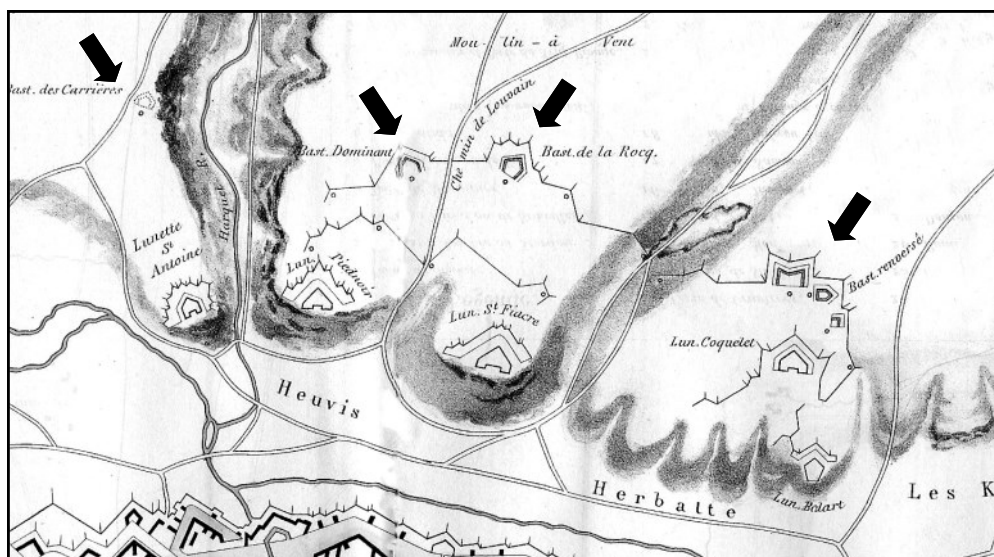
Ces extraits de deux plans de la dynastie Jaillot, le père Alexis-Hubert et petit-fils Bernard-Antoine, montrent à quel point les défenses du nord de Namur ont changé en un demi-siècle. On notera également les différences dans les figurations des reliefs, au-delà de la rivière *Oyu* (sic), aucune des deux n'étant d'ailleurs vraiment exacte.



Le fort Coquelet sort ainsi de terre sous la forme d'une lunette en partie taillée dans le roc. Il est pourvu de chemins couverts : l'un sur la droite, avec un mur de terre, va vers la maison Reignac et de là vers le fort Balart ; l'autre mène aux nouveaux fortins avancés, à deux lunettes, dont l'une nommée le bastion renversé, et à une tenaille.

Les quatre forts existants ne sont guère modifiés, mais leurs approches sont mieux défendues. Ainsi, le bastion des carrières, en avant de Saint-Antoine, doit être un ouvrage assez important, car il est dénommé « le grand fort des carrières » dans le procès-verbal de la vente préluant à sa démolition, sous Joseph II. Il commande le fond d'Arquet et empêche le passage entre Saint-Antoine et Pied-Noir. Ses soubassements ont servi de base à la construction en 1847 du château de l'Horloge, lequel, après bien des vicissitudes, est aujourd'hui le siège de la fondation Abbé Gendebien. Il est flanqué d'une casemate. Une autre redoute est construite un peu plus à l'ouest, à hauteur de l'actuelle avenue du Transvaal.

En avant des forts de Pied-Noir et de Saint-Fiacre, deux bastions sont construits de part et d'autre de la chaussée de Louvain, le bastion dit dominant et le bastion de la Rocq (ce dernier à l'emplacement de l'actuelle rue de Sardençon). Ils seront assez vite détruits par les Hollandais, pour éviter que



Pour illustrer sa dix-septième promenade dans la ville de Namur, qui couvre le XVIII^e siècle, Jules Borgnet se sert du plan du lieutenant-Général Pelet. Celui-ci, directeur du dépôt de la guerre sous la Monarchie de Juillet, l'avait publié en 1835 dans ses *Mémoires relatifs à la succession d'Espagne*. En ce qui concerne les fortifications, les reliefs du terrain, les cours d'eau et les chemins, écrit Borgnet *ce plan est une copie, aussi exacte que possible, du Plan de Namur en 1704 (...)* ; seulement, on y a ajouté les principales fortifications élevées dans le cours du XVIII^e siècle, ainsi que quelques indications nécessaires à l'intelligence de ces Promenades, notamment l'emplacement présumé du bastion des carrières, les noms des forts, etc. L'historien namurois dresse ainsi le plan le plus précis que l'on possède des forts détachés, avec les bastions de couverture construits avec Coquelet après 1695.

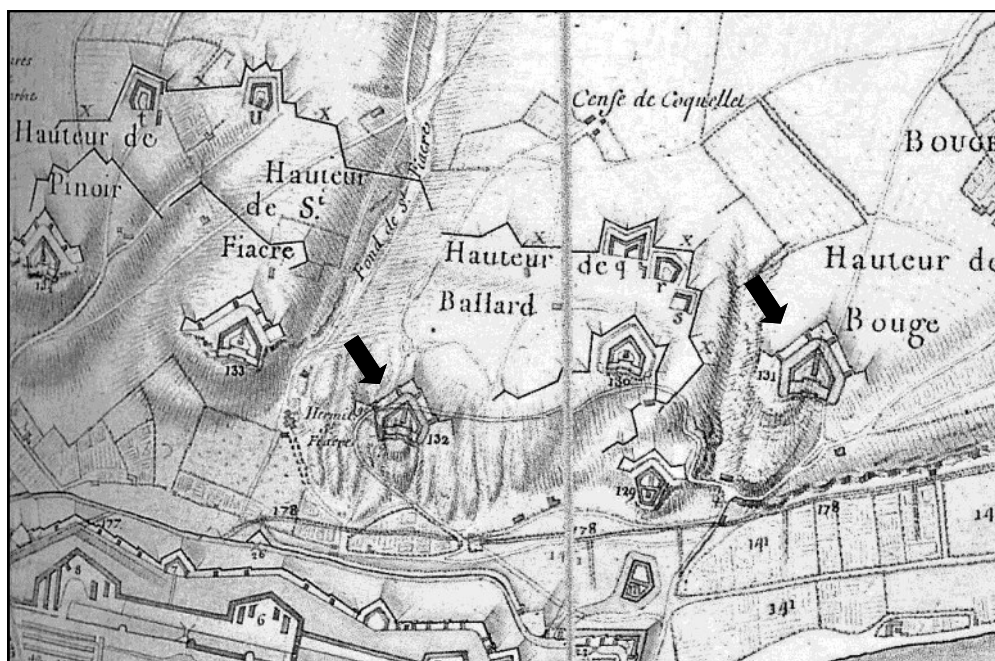
des assaillants ne s'en servent contre les forts, que leurs ressources dans la place permettent à peine de défendre. De l'autre côté, entre Balart et Saint-Nicolas, le petit bastion Marin sort de terre. Des traces de ces nouveaux travaux que Borgnet relève encore au milieu du XIX^e siècle – les casemates de Coquelet sont alors encore habitées par des familles pauvres –, il ne subsiste rien, sinon les fondations du bastion des carrières.

Les travaux faits aux forts détachés de 1695 à 1697 mettent en évidence la figure de l'ingénieur tessinois Pietro Morettini (1660-1737), spécialiste des fortifications. Comme bien d'autres, il offre alors ses services aux princes qui les demandent, et ils ne manquent pas en cette époque fort agitée. Travaillant pour Vauban, puis pour Coehoorn, Morettini se marie à Namur et trois de ses enfants y naissent. Les archives de l'*Administration des deniers destinés aux ouvrages et fortifications du château de Namur, du 1er septembre 1695 au 31 décembre 1698* (AGR, CC, AC, reg. 29.263 et 5487) donnent quelques indications précieuses sur les nouveaux ouvrages.

Morettini est directeur des approches, fortifications et chemins couverts ; dans cette fonction, il signe des marchés et encaisse des sommes à une fréquence qui montre le rythme soutenu des travaux. Il faut d'abord creuser dans le roc et, dès le 16 novembre 1695, lui sont consignés 3.740 florins pour *l'escarpement ou egalissement de la p.^{re} partie des rocailles de la montagne de Coquelet*. Le 7 mars 1696, il obtient le contrat pour la redoute de Coquelet avec le fossé et le chemin couvert, pour une valeur de 14.000 florins, ainsi que celui du bastion arrière devant Coquelet, avec le fossé jusqu'au retranchement, pour la somme de 3.000 florins ; le devis de 17.000 livres est accepté le 23 mars et payé en partie à l'avance. Morettini poursuit ainsi la *construction de deux bastions sur la montagne de Coquelet* ; ceux-ci sont achevés le 26 mai et le solde est payé.

Entre-temps, le 13 avril, il s'est assuré le contrat du magasin souterrain de la même redoute avancée de Coquelet pour 3.400 florins et d'un bastion entre Saint-Fiacre et d'Espinois (Pied-Noir) pour 8.000 ; le 16 mai, il s'agit d'un repli entre les remparts des deux mêmes forts pour 4.200 florins. Suivent 3.200 livres liquidées le 27 mars 1697 *pour la construction d'un magasin ou souserrain dans le bastion detaché a Coquelet* et 4.200 livres *pour la construction d'un retranchement devant les deux bastions des Espinois et St Fiacre*. Le 22 juin, il encaisse des paiements pour divers travaux *comme aussy deux lunettes de massonerie a la droite et a la gauche du bastion renversé a Coquelet*. D'autres travaux sont moins importants, comme la *construction d'un chemin couvert commençant au bout du flanc droit du bastion destaché de Coquelet* pour laquelle 450 livres sont payées en mars 1697, ou la *construction d'un soubterraine entre le flanc droit et la gorge du bastion dominant au dessus de Espinois* payée le 12 juin. Il est aussi question de la *construction d'un bastion sur la montaigne de St Servais*, approuvée le 12 juin pour 746 florins, les travaux de maçonnerie suivant en juillet. Un rythme de construction, et surtout de paiement, qui laisserait aujourd'hui rêveur plus d'un entrepreneur de travaux publics...

Les alliés ne profiteront pas de ces grands travaux, puisque les traités ramènent les Français à Namur au début de 1701. Ironie du sort : quand les Hollandais viennent en 1704 tenter ce nouveau siège qui se résumera à un duel d'artillerie, et qu'ils installent leurs batteries sur les hauteurs de Sainte-Barbe, à Jambes, les canons français leur ripostent et les forcent à la retraite, canons pour une part installés dans ce fort Coquelet qu'eux-mêmes avaient construit ! Entre-temps, Vauban s'est de nouveau intéressé à Namur, et spécialement à ses défenses du nord. Son magnifique *Plan de Namur* de 1703 montre le projet de deux fort supplémentaires, l'un à flanc de colline entre Balart et Saint-Fiacre, l'autre sur la hauteur de Bouge, faisant vis-à-vis de celui de Coquelet de l'autre côté du ravin que suit aujourd'hui le sentier montant des Keutures ; ces deux ouvrages, marqués de jaune sur le plan original, sont ici signalés d'une flèche. Cela eût porté à sept, sur un front de seulement 1500 mètres, le nombre de forts défendant le nord de la ville...



Plan de Namur Pour servir au Projet de ses Fortifications Du 13. Fevrier 1703, Vincennes, Service historique de l'Armée de Terre.

Même sans ces projets de Vauban, les défenses du nord de la ville ont atteint leur plus grand développement. La suite du siècle les verra progressivement se réduire. Nouveau chassé-croisé donc avec le traité de la Barrière (1705) et l'occupation hollandaise. Plus question de nouveaux travaux dorénavant ; au contraire, la garnison batave ne suffit pas à défendre les ouvrages existants, et les bastions avancés sont vite abandonnés et détruits : ils n'auront en fait jamais servi.

Le siège de 1746

La Guerre de Succession d'Autriche ramène à Namur les troupes françaises du maréchal de Saxe et va encore mettre en évidence les forts de Bouge et Bomel. Les premiers boulets hollandais sont envoyés de Coquelet dès le 1^{er} septembre sur les éclaireurs. Les jours suivants, du 3 au 5, les échanges d'artillerie impliquent nos cinq forts, l'armée française arrivant par le nord.



Le maréchal de Lowendal, pastel de Q. de La Tour

Le comte de Lowendal, Allemand passé deux ans plus tôt au service de Louis XV en tant que lieutenant-général, écrit au comte d'Argenson, ministre de la guerre. À deux jours de distance, son opinion change sur la difficulté d'une entreprise où Saint-Antoine, L'Espinois et Coquelet semblent être les principaux obstacles.

Du camp devant Namur, le 7 septembre 1746.

Autant que j'ai pu examiner jusqu'à présent la place, nous aurons une besogne assez difficile. Les châteaux nous plongeront, de même que les deux petits forts de Saint-Antoine et de Lespinois, si nous attaquons la ville entre la porte de fer et la Sambre, et si nous choisissons l'attaque du côté de la Meuse, où elle a été autrefois [sous Louis XIV], nous y rencontrons le fort Coquelet, coupé dans le roc, qui demandera du temps ; outre que ce côté est augmenté de beaucoup de fortifications [depuis 1692]. Ajoutez à cela, Monsieur, que presque tout le glacis est miné, et les galeries toutes murées. On tâchera de surmonter toutes les difficultés.

Devant Namur, le 9 septembre.

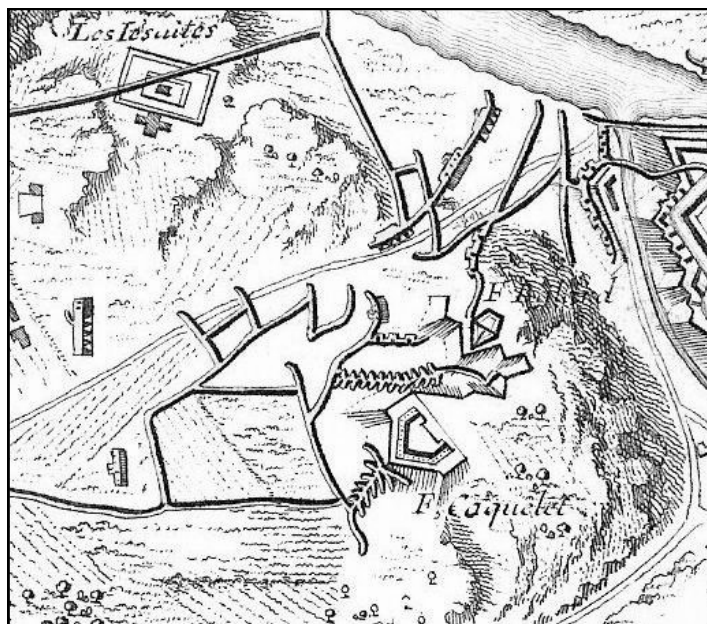
Plus j'examine la ville et plus j'en trouve les défenses médiocres, et je crois, Monsieur, pouvoir, sans aucune suffisance, vous avancer que cette besogne ne sera pas longue. On a commencé hier au soir à travailler à deux batteries contre les deux forts de Saint-Antoine et de L'Espinois, dont il faut raser les feux qui auraient pu prendre les revers de notre tranchée. Monseigneur le comte de Clermont se remet difficilement de son indisposition, il change aujourd'hui de demeure, et va se mettre à la Cense rouge auprès de Flavine.

Signalons au passage une autre missive très différente et surtout plus inquiétante, adressée par le maréchal de Saxe lui-même à M. d'Argenson et datée du 11 septembre :

Nous ne prendrons pas les châteaux de Namur cette année, si vous le trouvez bon. Je ne crois pas qu'il y ait de quoi vivre [dans ces châteaux] jusqu'au printemps, et pendant ce temps-là nous pourrions nous amuser à faire sauter la ville, à quoi il me semble qu'il ne faut pas manquer, non plus qu'à Mons ; cela donnera force et puissance aux paroles de M. de Puisieux, et si cela ne fait rien, ce sera toujours autant de fait. Si les Hollandais le trouvent mauvais, vous n'avez qu'à me les renvoyer, et je leur prouverai que j'ai raison.

La ville échappe heureusement aux « amusements » du prince, car Lowendal prend le parti de mener un siège en règle. Le jour même où cette lettre est signée, les batteries proches de Piednoir et Saint Antoine tirent sur ces forts et sur la ville. Des tranchées sont creusées sur tous les fronts, notamment de Bouge à Saint-Fiacre et à droite de Coquelet.

La prise du fort Bivac, sur la rive droite, permet de bombarder Balart, qui s'avère comme en 1695 le plus gênant des forts, car il tient sous son feu les travaux d'approche dans la vallée. Les tranchées le cernent cependant, arrivent au saillant, descendent par le chemin couvert le reliant à Coquelet, et à une maison ruinée. Dans la matinée du 16 septembre, l'assaut est mené par une compagnie de grenadiers. Ils trouvent une porte entrouverte, y pénètrent et surprennent 56 hommes couchés à plat ventre, qui tirent et se réfugient dans une casemate. La porte est enfoncée, les Français chargent à la baïonnette et les Hollandais se rendent : la voie est libre vers Saint-Nicolas.



Lattré, *Plan des attaques de Namur en 1746* (détail). Ce plan indique précisément les tranchées d'approche de Balart et de Coquelet. Les zigzags descendant vers le fort Balart correspondent à la configuration du terrain.

À deux pas, sur la hauteur, le siège de Coquelet se poursuit cependant. Le 15, le comte de Clermont rapporte au ministre de la guerre que l'on avait poussé des zigzags si près de l'angle saillant du fort Coquelet, que les ennemis avaient arraché, avec des crochets de fer, plusieurs gabions des mains des travailleurs français ! Le 19 au matin, Lowendal somme Coquelet de se rendre : les 74 défenseurs du fort capitulent, remettant leurs six canons, hors d'état de tirer. Le régiment d'infanterie de Ségur, qui a mené le siège de Coquelet, a inscrit cette prise dans ses faits d'armes. Les autres forts du nord capitulent dans les heures qui suivent, et la ville elle-même se rend vers midi.

Cette nouvelle occupation française nous a laissé le *Plan des ville et châteaux de Namur*, et surtout le plan en relief, tous deux bien connus, qui donnent une vue précise des forts en 1747.

Où il est question de Coquelet et Pied-Noir dans la *Géographie universelle* de Jean Hubner (1746)...

Namur, en lat. Namurcum, qui en est la capitale ; C'est une des plus fortes places de l'Europe, tant par son assiette, que parce qu'elle est située au confluent de la Meuse & de la Sambre : Les François firent leur possible en 1692. pour rendre Namur imprenable, particulièrement le château, qui est bâti au milieu de la ville, sur un rocher fort escarpé, & défendu par quatre Forts, qu'on appelle 1. Villiam, 2. Coehorn, 3. Coquelet, & 4. Espinor : Après qu'ils eurent achevé tous les ouvrages, que la situation des lieux leur permettoit d'élever, ils firent graver au-dessus des portes de la ville : Reddi sed vinci non potest, c'est-à-dire : On peut la rendre, mais pas la vaincre. Malgré cela, Guillaume III. Roi d'Angleterre l'assiégea en 1695 & la prit à la vue d'une armée de cent mille François, quoiqu'il y eut seize mille hommes de garnison, commandés par Mr. de Boufflers.

La fin

L'atlas de Ferraris (1777) indique encore clairement les quatre forts, et leur situation est précieuse, par rapport à un paysage où les routes et le bâti ont évolué. Les bastions avancés ont cependant déjà disparu. C'est la dernière représentation, puisque les forts détachés n'échappent pas à l'ordre de démantèlement donné par Joseph II, et ils sont vendus aux marchands de matériaux en même temps que les bastions de l'enceinte urbaine. Les adjudications pour



la démolition des forts sont menées en deux étapes. Une première séance, le 28 février 1782, vise Epinois (Pied-Noir), Saint-Antoine et Saint-Fiacre. Elle tourne à la confusion, car on y annonce que les adjudicataires devront démolir au même prix toutes les autres fortifications de la ville et du château si le gouvernement le décide ; c'est en fin de compte un entrepreneur tournaisien nommé Peterinck qui reçoit la commande. Une seconde adjudication, trois semaines

plus tard, concerne Coquelet et Balart. Peterinck est encore préféré aux entrepreneurs namurois, pour ce marché comme pour le reste des fortifications urbaines.

S'il n'est plus question des autres forts, Coquelet est encore au centre de deux épisodes guerriers en 1791 et 1792, ce qui indique que le démantèlement n'a pas été mené comme prévu ou qu'il subsistait des restes de fortification suffisants pour établir une position. Le fort de Coquelet est d'abord évoqué dans le cadre de la révolution brabançonne, en 1791. Le baron de Schoenfeldt, dont la retraite précipitée d'Andoy vers Bruxelles a été critiquée, invoque la menace possible du fort, dont les Autrichiens auraient pu s'emparer : *Rien n'empêchoit plus les Autrichiens de se porter droit en avant sur les hauteurs de Namur, s'emparer de celles de Bourges (sic) & du fort Coquelet, seul point par lequel ma retraite pouvoit être protégée, & qui se trouvoit sans défense.*

Au début de décembre de l'année suivante, lors de l'attaque de Namur par le général Valence, le fort de Coquelet est bombardé par des pièces de 16 et de 24 de l'artillerie de siège, alors que la ville a déjà ouvert ses portes et que 2.300 hommes défendent la citadelle. Quand le fort change de mains, une batterie française de 24 pièces bat à son tour le château, lequel capitule le 2 décembre. Curiosité : le vieux lieutenant-général Bouchet, qui dirigeait le génie lors du siège, était l'un des derniers témoins des combats namurois de 1746. *Le courrier de l'égalité*, dans son numéro du 25 novembre 1792, cite d'ailleurs encore Coquelet comme un bastion redoutable : *Namur est une grande, riche et très-forte ville, des Pays-Bas capitale du comté de Namur, avec un fort château ; plusieurs forts, dont les plus considérables sont le fort Guillaume, le fort de Meuse, et le fort de Coquelet.* Il est vrai que cinq ans plus tard, la fameuse *Encyclopaedia Britannica* fait de même, et étend sa description à Pied-Noir, ce qui la rend moins crédible : *Namur a large rich and very strong town of the Netherlands capital of the county of Namur with a strong castle several sorts and a bishop's fee The most considerable forts are Fort William Fort Maese Fort Coquelet and Fort Efpinor.*



Il est difficile de se faire une idée précise de ce qui reste de ces forts au XIX^e siècle. Le *Plan parcellaire des propriétés comprises dans les fortifications du château de Namur*, en 1817, indique encore Pied-Noir et Saint-Fiacre, et eux seuls. Pourtant, le règlement des taxes municipales de la ville de Namur de 1833 fixe la limite de perception des taxes communales en *droit au milieu*

du fort Coquelet. Au milieu du siècle enfin, la carte de Vandermaelen, fiable n'indique plus pour vestige que la ruine du fort Saint Antoine ; par contre, la première carte dite « d'état-major » (1861-1883) montre encore clairement Pied-Noir et Saint-Fiacre. Toujours est-il que ces hauts lieux de notre histoire



Vues de la cheminée de la casemate de Saint-Antoine, et des soubassements du bastion des carrières et de Balart. Photos : E. Hermann, Comité de quartier de Bomel et P. Verstraeten.

militaire s'effacent peu à peu du terrain et des mémoires. Il n'est aujourd'hui pour s'en souvenir que quelques soubassements parfois accessibles, comme à certaines journées du patrimoine, et la casemate de Saint-Antoine, dont le site sera peut-être bientôt réhabilité.

Pistes bibliographiques

- J. BORGNET, *Promenades dans Namur*, Namur, 1851-1859.
- D. DOUETTE, *Gouverner l'échec : administration et relais de pouvoirs dans le cadre du démantèlement des fortifications de Namur sous le régime autrichien (1782-1794)*, Les Amis de la Citadelle, n°108, p. 7-17, Namur, 2010.
- DE FEUQUIÈRE, *Mémoires contenant ses maximes sur la guerre, & l'application des exemples aux maximes*, Paris, 1775.
- F. et Ph. JACQUET-LADRIER, *1600-1750, dans Namur. Le site. Les hommes de l'époque romaine au XVIII^e siècle*, Bruxelles, 1988.
- M. VIGANO, *Petrus Morettinus Tribunus Militum*, Bellinzona, 2007, préface de P. Bragard.
- DE SINETY, *Vie du maréchal de Lowendal*, Paris, 1867.
- A. DE JOMINI, *Histoire critique et militaire des guerres de la révolution*, Paris, 1820.
- *Le spectateur militaire, recueil de science, d'art et d'histoire militaire*, t. 22, Paris, 1858.

Marc RONVAUX
Les Tiennes, 47
5100 Wierde.



Le Rouge, *Plan de Namur*, 1745 (détail).